

GRAFFITI

N°42



Échange en Italie
CULTURELLEMENT VOTRE

Elisabeth das musical
SCIENCES EN BREF

Révélations LiDAR

UN MÉTIER UNE INTERVIEW
Emanuelle Bastide

Edito

(qui a été écrit en juin 2025)(oui, l'entiereté de ce numéro est extrêmement en retard)

“42, dans ma tête on est 42”. Si cet édito n'a rien à voir avec Aya Nakamura, je n'aurai pas loupé une occasion de lui faire honneur. C'est avec nostalgie mais aussi avec beaucoup de fierté que je rédige en ce jour mon dernier édito au sein de Graffiti. Voyez-vous, mon départ, ainsi que celui de toutes les terminales, approche à pas de géants, à une réunion de la fin de notre carrière de rédactrices.

Le printemps fleurt, tout comme notre niveau. Ces trois derniers mois constituent une période singulière où le stress du bac, des admissibilités et des résultats Parcoursup sont contrés par toutes les majorités à célébrer, les journées déguisées, un tournoi de foot, les projets de vacances et la révélation d'amours jusqu'alors insoupçonnées. Un mélange de conscience et d'insouciance, d'euphorie et de mélancolie, doucement bercé par le soleil et les rires de madame Simonian.

C'est aussi la fin d'une ère pour toute la rédaction, que nous quittons avec tristesse, mais c'est avec conviction que je laisse la relève entre les mains de Xinmiao, Frédéric, et tous les petits monstres. Ils ont tous les outils pour nous succéder, mais la clé de leur réussite est leurs idées, leurs rires et peut-être les bonbons partagés tous les vendredis midis. Alors voilà, je l'avoue, ils vont tous me manquer, oui tous, et j'espère déjà lire Graffiti n°43. Merci à M. Pilven qui nous a supporté pour le meilleur et pour le pire, toute la rédaction, Paul et Alexandre qui m'ont beaucoup appris, merci aux fervents lecteurs comme Renalda et madame Guerra, au CDI, aux personnes mystères, à mes copines, et vous chers lecteurs. C'est la fin.

Luna SENOT

Directeur de publication : Pierre de Panafieu

Un métier une interview : journaliste 3

↳ Délégation : Marc Pilven

La conférence d'Emmanuel Chiva 7

Rédactrice en chef : Luna Senot

L'évaluation externe de l'Ecole alsacienne en 2025 8

Secrétaire de rédaction : XinMiao Liu-Glayse et Frédéric Lucaussy

Pause café en Italie : l'histoire d'un échange à Lodi 11

Mise en page : XinMiao Liu-Glayse

L'école en Amérique : échange à Boston 12

Illustrations : Sacha C. De Rougé et Augustina Cochard-Kuo

Elisabeth das musical : une approche inédite de la vie de Sissi 13

Rédacteurs : Balthazar DARDE, XinMiao LIU-GLAYSE, Frédéric LUCAUSSY, Ines KETTANI, Apollonia BERRICK, Alexandre AUBIN, Jade OHANIAN, Joseph SICARD, Arsène GOMEZ, Romain MEDECIN, Angie BONZEL, Nina CURUTCHET-TRUPIN et Lila MOUZANNAR

Karpov-Kasparov : la guerre froide sur l'échiquier 14

Couverture par : Augustina Cochard-Kuo

Les références et les algorithmes 15

Les révélations LiDAR 16

Lukas : élève et nageur 17

Recette : les profiteroles 18

Recommandations littéraires 19

Jeux concours : la personne mystère 20

Un métier, une interview

Journaliste

Dans ce nouveau un métier une interview, Graffiti à eu la chance de rencontrer une journaliste professionnelle, Emmanuelle Bastide, qui nous partage son expérience et ses conseils.

Journal Graffiti : Pouvez-vous vous présenter ? Dans quel type de famille avez-vous grandi, est-ce que le journalisme était présent ?

Emmanuelle Bastide : Je m'appelle Emmanuelle Bastide. Je suis née en 1967, et j'ai grandi dans une famille où mon père faisait de la radio. Il avait une émission de radio de critique théâtre et cinéma sur France Inter [NDLR : François-Régis Bastide a créé avec Michel Polac l'émission Le Masque et la Plume]. Donc oui, j'ai grandi dans un milieu où le samedi, j'allais assister à l'enregistrement de l'émission de mon père qui était en public, dans un grand studio à la Maison de la radio, le "studio 104". C'était en général souvent les pompiers qui me gardaient au fond de la salle, donc j'ai toujours vu la scène et le public. J'entendais toujours l'émission le lendemain, après le montage, le dimanche soir pendant le dîner ; mon père faisait des commentaires sur le montage, et on n'avait pas le droit de parler puisqu'on écoutait l'émission qui avait été enregistrée la veille.

Quel a été votre parcours professionnel ?

J'ai eu un parcours universitaire avec des études de sciences politiques et d'histoires.

Et alors, qu'est-ce qui vous a poussé vers le journalisme ? Comment avez-vous commencé ?

J'ai commencé dans ma chambre en inventant des émissions de radio avec mon magnétophone. Avec les cassettes à l'époque, j'ai inventé des émissions où il fallait entre autres reconnaître des bruits ; ce n'était pas très intellectuel. Il y avait des émissions où il fallait présenter le journal. J'inventais des émissions que je faisais et que j'enregistrais.

Maintenant que vous êtes journaliste, en quoi consiste votre métier ?

J'ai eu plusieurs métiers de journaliste. J'ai commencé d'abord par le reportage de terrain en France, puis beaucoup en Afrique où j'étais spécialisée dans les questions d'éducation. J'ai beaucoup sillonné les écoles du continent africain mais aussi les lycées, les universités, les campus universitaires, pour faire des reportages de terrain, avec des interviews et des enquêtes. Je rencontrais à la fois des acteurs de l'éducation, des ministres, des experts, et des gens des organisations internationales qui financent les systèmes éducatifs en Afrique.

Après, je me suis orientée au fil des années vers la présentation d'émissions. Là c'est un journalisme en demi-teinte, parce que pour moi, le journalisme, c'est d'abord le terrain. Quand on présente une émission, on ne sort plus de son studio, donc on est un peu déconnecté de la réalité du terrain et on a des invités autour d'une table. C'est quand même un journalisme très différent.

Quelqu'un qui n'a jamais fait de reportage, qui a toujours été en studio, que ce soit à la télévision ou à la radio, c'est quand même quelqu'un qui a une énorme distance entre lui et la réalité, le terrain.

Est-ce qu'il y a un événement marquant de votre carrière que vous souhaitez nous partager ?

Une expérience forte, c'était un reportage au Rwanda. J'enquêtais sur le système de Paul Kagame, qui est un système qui a été instauré après le génocide rwandais. C'est



Emanuelle Bastide, source : DR/RFI

un pays très traumatisé par le génocide où les gens parlent peu ; ils parlent à voix basse, ils sont très peu expansifs, contrairement à l'image que l'on peut avoir de l'Afrique. J'enquêtais donc depuis plusieurs jours, et je faisais plusieurs types de reportages au Rwanda, notamment sur la guerre scolaire et comment les réformes scolaires étaient utilisées comme instrument du pouvoir pour Paul Kagame, notamment contre la francophonie. Et je suis passée de l'autre côté, en République Démocratique du Congo (RDC) ; il faut 3 heures et demi de route. La route est extrêmement belle, c'est la région des

Grands Lacs, le lac Kivu, ce sont des collines, c'est vraiment très beau, les paysages sont splendides. On arrive de l'autre côté de la frontière en quelques minutes.

C'est qu'à l'époque, il n'y avait pas la guerre comme aujourd'hui en RDC, qui vit une situation de conflit extrêmement importante entre les deux pays. On changeait complètement de monde. La RDC était dans un état dramatique, dans une très grande pauvreté. Les enfants étaient dans un dénuement total, n'ayant jamais vu un jouet de leur vie ; ils étaient mal nourris et avec une grande exubérance dans le langage, dans l'attente des visiteurs. J'allais à l'université du campus de Goma, la deuxième ville du Congo, quasiment sur la frontière rwandaise. C'est une ville aujourd'hui occupée par des rebelles rwandais — petite parenthèse pour évoquer le conflit entre le Congo et le Rwanda.

C'est un souvenir très fort car l'université était dévastée à la fois par le volcan tout près et par de nombreux problèmes, des combats, etc. Il y avait des impacts de balles partout et les étudiants étudiaient dans des conditions apocalyptiques. C'est un souvenir très fort à la fois pour le gap culturel entre un pays où tout marchait bien mais où la chape de plomb sur le traumatisme et l'état de semi-conflit dans le contexte de très grande pauvreté et de désorganisation, vivant un désengagement de l'État mais avec beaucoup d'exubérance. C'est un souvenir extrêmement poignant

Pourriez-vous nous parler d'une rencontre qui vous a formée dans votre carrière de journaliste ?

Je n'ai pas eu beaucoup de mentors dans mon métier malheureusement. J'aurais aimé en avoir, j'ai eu une productrice d'émission qui m'a formée mais ça n'a pas été des rencontres décisives sur le plan intellectuel. Par contre les personnes que j'ai rencontrées en Afrique, qui n'étaient ni des journalistes ni des professionnels de la radio mais les personnes que je rencontrais dans mes reportages, c'est le vrai que ces rencontres m'ont beaucoup transformée.

J'ai appris qu'il y a une résilience en Afrique qui est absolument incroyable. Les habitants sont confrontés à des problèmes au quotidien, en permanence, et de tout type : la maladie, la mort, des funérailles auxquelles il faut assister alors qu'on est en train de lancer un énorme projet et que tout doit s'arrêter pour être conforme à l'organisation sociale ; la pauvreté, le dénuement, les coupures d'électricité ou d'Internet en permanence : rien ne fonctionne comme ça devrait, mais malgré cela, à la fin de la journée, on a quand même réussi à faire quelque chose et on se demande comment on a pu faire dans une telle adversité du système. Cela m'a énormément transformée de l'intérieur car j'ai rencontré des gens qui faisaient des choses incroyables sans le dire, sans même se rendre compte qu'ils faisaient des choses incroyables.

Quelles sont les difficultés de ce métier?

Il n'y a pas de difficulté particulière si ce n'est que l'on est à la fois tantôt haïe dans des sociétés comme la nôtre sur-informées, avec des enfants gâtés de l'information, où l'on ne sait pas ce que c'est que de vivre dans des pays où l'on n'a pas accès à l'information.

En Afrique il y a des pays où on n'a pas du tout accès à l'information. On est dans un

pays comme la France où beaucoup de gens trouvent que c'est très chic de détester les journalistes ; on est une profession très méprisée. Je pense juste que les gens devraient vivre plus souvent dans des pays où WhatsApp est interdit, où tout est interdit, où il n'y a pas de média indépendant. Il faut savoir qu'en Afrique, il n'y a pas réellement de métier de journaliste vraiment indépendant à part quelques héros qui se comptent sur les doigts d'une main dans chaque pays. Pour les autres, pour assister à une conférence de presse ou à une inauguration, ils sont payés à la journée par les organisateurs, autant dire que c'est une corruption institutionnalisée, d'une certaine manière. Mais sans cela, même des gens très honnêtes ne pourraient pas vivre. Donc il y a des gens qui font un boulot formidable de journaliste en Afrique.

Parlons un peu du futur et de la profession de journaliste : est-ce que la concentration des médias , l'intelligence artificielle ou les réseaux sociaux font évoluer le métier ?

Oui énormément ! La concentration des médias, assurément. Je n'y suis pas confrontée car je travaille dans le service public, mais il y a une haine du service public qui se développe notamment sur X, anciennement Twitter, qui est flagrante, et incompréhensible. Mais bon, c'est un fait, donc la concentration des médias fait qu'il y a une meilleure organisation pour tirer à boulets rouges sur des médias plus indépendants mais qui soi-disant ne le seraient pas parce que c'est le service public. Moi, je ne reçois jamais, en étant RFI, de consigne politique. Aucune.

Les réseaux sociaux, oui, parce que tout le monde est journaliste mais personne ne l'est donc c'est un vrai problème. Des podcasts... Tout le monde peut faire des podcasts et donc donner la parole à l'ambassadeur de Chine en France sur un

podcast pendant 2h et demi ; on appelle ça une interview indépendante. Moi je pense qu'on a juste ouvert le micro à l'ambassadeur de Chine pour qu'il s'exprime sur la longueur sans contra-diction, mais la jeune génération trouve ce type de journalisme formidable.

On est dans une époque où le journalisme de contradiction est de moins en moins à la mode. Tout le monde reste cantonné du fait des réseaux sociaux en silo, c'est-à-dire dans sa communauté, du fait des algorithmes. Et donc personne ne reçoit de contradiction, personne n'est déstabilisé. Donc, oui, cela change : plus personne ne regarde la même chose ou écoute la même chose au même moment donc cela change radicalement notre métier.

Et l'IA, oui cela commence déjà à changer des choses. C'est un peu tôt, mais cela va aller très vite. Cela aura le mérite de faire le ménage sur certaines activités qui peuvent être remplacées par de l'IA et être aussi bien faites, mais le problème est qu'on sait d'où l'on part mais on ne sait pas où l'on va arriver avec l'IA.

Que recommanderiez-vous à un élève qui rêve de devenir journaliste ?

Déjà je suis toujours étonnée quand je vois des jeunes qui arrivent et veulent être journaliste. Alors dans ma radio, la nouvelle génération, je la trouve exceptionnelle : bien plus douée, bien plus habituée par leur mission que moi au même âge. Je les trouve bien meilleurs. Je suis très admirative, je trouve que les nouvelles technologies font qu'ils progressent plus vite : ils sont bien meilleurs.

Après ce que je trouve dommage c'est la paupérisation, l'aspect économique. C'est très difficile d'intégrer une rédaction. Quand on intègre une rédaction on passe souvent par la case "présentation de journaux" et ce n'est pas le plus intéressant. J'ai beaucoup de collègues

très jeunes qui se trouvent correspondants dans des pays ultra durs. Une fille de 28 ans peut se retrouver toute seule à N'Djamena, la capitale du Tchad, dans des conditions dangereuses. Ils n'ont pas le choix pour faire leur trou, percer, se faire remarquer. Il faut qu'ils occupent des fonctions qui sont très difficiles pour lesquelles ils ne sont pas formés à la sortie de l'école.

En même temps ils apprennent très vite ; je pense que c'est difficile mais en même temps je pense que pour ceux qui sont très travailleurs c'est facile de sortir de la masse parce qu'il y a toute une génération qui n'est pas hyper bosseuse, qui veut faire du 9h-17h, donc celui qui s'accroche, les autres vont tomber de la branche, il y a une sélection naturelle qui s'opère et celui qui reste accroché dans l'arbre ce n'est pas le plus talentueux, c'est celui qui en veut le plus. Cela a toujours été comme cela, mais je pense qu'aujourd'hui c'est plus facile de sortir du lot par sa simple puissance de travail, sans avoir un talent incroyable.

Merci beaucoup Mme. Bastide pour cette interview.

Interview recueilli par
Balthazar DARDE



8 MILLIARDS DE VOISINS

8 Milliards de voisins, l'émission quotidienne d'Emmanuelle Bastide sur RFI, source : RFI

Quoi de neuf au 109 ?

La conférence d'Emmanuel Chiva

Lundi 7 avril, Théâtre Pierre Lamy de l'Ecole alsacienne. L'ensemble des élèves de première et des élèves de terminale en HGGSP s'engouffrent dans le théâtre en sous-sol. Ils étaient invités à assister à une conférence inédite, avec un invité d'exception. L'école a accueilli avec grande fierté un de ses anciens élèves : Emmanuel Chiva.

Un haut fonctionnaire de premier plan

Faisant partie de la promotion de 1987 de l'Ecole, M. Chiva fait des études brillantes, en ressortant normalien et docteur en biomathématiques. En septembre 2018, la ministre des armées Florence Parly le nomme directeur de l'Agence de l'Innovation de Défense. Depuis août 2022, M. Chiva est délégué général pour l'armement, nommé par le président de la République lui-même.

Avec un curriculum vitae d'une longueur impressionnante, Emmanuel Chiva est aux premières lignes des questions de défense françaises. Parmi ses initiatives marquantes au sein de la Direction Générale de l'Armement, aussi appelée DGA, le projet "Red Team" est sans doute le plus renommé auprès du grand public. Cette initiative rassemble des auteurs de science-fiction de divers horizons dans l'objectif de concevoir les scénarios plausibles pour le futur de notre monde.

Une regard privilégié sur une thématique encore trop méconnue

"Protéger la France et l'Europe : les défis technologiques de notre Défense", voici le thème de cette soirée passionnante. En ces temps de ravivement belliciste sur le territoire européen, il est important de saisir les enjeux du nouveau monde. Plongé au centre des négociations et du développement de nouvelles technologies, Emmanuel Chiva nous a proposé un

décryptage de la défense française.

Malgré le passage du temps, la forme de la guerre n'a pas tant bougé. Le conflit russe-ukrainien retrouve les mêmes techniques que les guerres d'il y a 100 ans : tranchées, aviation et chars. Ce qui a changé, c'est l'ajout de nouveaux procédés. Le XIXe siècle voit l'apparition de la guerre dans l'espace, la guerre cyber et la guerre sous la mer. Pendant la conférence, M. Chiva affirme que le "prochain conflit se déroulera dans l'espace". Cet espace surchargé est en effet un "far west" qui sera un futur point de rupture.

Mais alors, quel est le rôle de la DGA ? Son objectif est de préparer et anticiper l'avenir, mener des essais et émettre des avis d'experts. Ils développent les armes de demain, mènent des essais de haut vol et analyse le monde d'aujourd'hui pour mieux prévoir celui de demain. Toutes ces informations sont disponibles au grand public, la plupart du temps sur les sites officiels du ministère des armées, mais peu de personnes s'y intéressent. Emmanuel Chiva conclut sur un appel aux futures générations, les prochains dirigeants du monde. La DGA a en effet besoin de beaucoup de personnel, dépassant les travailleurs disponibles sur le marché du travail. Dans ce domaine en pleine expansion, toutes les disciplines sont utiles.

XinMiao LIU-GLAYSE

Quoi de neuf au 109 ?

L'évaluation externe de l'École alsacienne en 2025

Tous les cinq ans, chaque établissement public ou privé sous contrat avec l'État se prête à un exercice de réflexion collective : une évaluation externe menée par un groupe d'experts de l'Éducation nationale. Après plusieurs semaines d'observation, d'entretiens et d'analyse, la restitution de cette évaluation a eu lieu le 3 avril dernier, réunissant enseignants, élèves, parents et personnels de l'école. Cette démarche vise à renforcer la qualité éducative et le bien-être de tous.

Celle de l'École, prévue dans le cadre de la loi de 2019 pour une « école de la confiance », a mis en place un conseil évaluant régulièrement les établissements scolaires dans le but de se rapprocher des recommandations formulées par l'Union européenne, l'OCDE et l'UNESCO. Cette évaluation s'est déroulée en plusieurs étapes entre janvier et avril 2025. Elle s'inscrit dans un cadre institutionnel exigeant, et a été pensée comme un processus intégratif mêlant une auto-évaluation interne, trois journées de visite d'observation, des entretiens avec de nombreux acteurs de la communauté éducative, ainsi que la rédaction d'un rapport final.

Une évaluation complète et concrète

Coordonnée par Lydie Carrara, Bertrand Bedel, Jean-Marc Huc et Virginie Bourgin, elle a abouti à sa restitution publique le 3 avril. L'objectif ? Identifier les atouts, les axes de progrès et construire ensemble des orientations stratégiques pour les années à venir dans l'esprit des valeurs portées par l'établissement depuis sa création. Leur protocole de travail est alors composé d'auto évaluations, des conduites d'entretiens avec directeurs, professeurs, parents et élèves, et des visites des classes de la maternelle au lycée.

Quatre domaines ont été analysés : Les apprentissages, les parcours, l'enseignement ; La vie et le bien être des élèves, le climat scolaire ; Les acteurs, le fonctionnement et la stratégie de l'établissement ; et enfin, L'établissement dans son environnement institutionnel ou partenarial.

Ancré dans l'histoire du 6e arrondissement de Paris, ayant un projet éducatif humaniste, l'École propose un accompagnement personnalisé, riche et diversifié à 1833 élèves de la maternelle au Baccalauréat. Les évaluateurs ont introduit la restitution en soulignant la complète coopération de l'École dans le cadre cette évaluation externe.

Des points forts soulignés par les évaluateurs

L'établissement repose sur des valeurs fédératrices partagées et un projet éducatif solidement ancré, guidant l'ensemble de la communauté scolaire. L'engagement des personnels se manifeste au quotidien au service de la réussite globale des élèves, qu'elle soit personnelle — adaptée à chacun — ou scolaire. Un engagement qui se ressent dans la durée moyenne de l'engagement des professeurs à l'école, qui avoisine les dix années.

Une relation de confiance s'établit entre l'école et les élèves, en reconnaissant que certains parcours peuvent inclure plusieurs changements d'orientation ou des temps d'échange avec les élèves aussi bien qu'avec les parents, notamment à travers une communication active et des réunions régulières, comme dans la mise en place de dispositifs comme les dialogues et visioconférence au sujet de l'orientation.

L'établissement prend en compte la mixité scolaire, illustrant les différences dans les résultats scolaires au sein de l'établissement et accompagne les élèves à besoins éducatifs particuliers, à travers des contrats, l'entraide, les remédiations ou encore les stages de réussites. Le dispositif entrEAide illustre la solidarité : aider et être aidé. Enfin, l'école valorise la collaboration, à la fois intra et inter-niveaux, et au-delà des murs de l'établissement, ainsi que la créativité, moteur d'apprentissages dynamiques et de l'épanouissement personnel de chaque élève.

Source : Romain Bassenne



La mixité sociale, comme en témoigne le partenariat avec le collège Charcot, est extrêmement mise en valeur à l'école, constituant l'un des piliers de sa mixité.

Le climat scolaire serein repose sur une attention portée au bien-être des élèves et des enseignants, renforcée par la stabilité des équipes et une commission lui étant dédiée au sein du comité quadripartite.

De nombreux partenariats, à la fois culturels et sportifs, enrichissent le parcours des élèves, tout comme l'ouverture internationale, qui favorise l'ouverture à l'autre et la compréhension interculturelle.

Des points de progression possibles

Certaines pistes d'évolution peuvent être envisagées pour renforcer le projet éducatif de l'établissement. La pratique des langues étrangères pourrait être valorisée, notamment par le développement de certifications linguistiques, mettant ainsi en valeur les

compétences acquises par les élèves. Comme pour le test HSK en chinois, organisé pour la deuxième fois à l'École cette année par Mme Regensberg, ou la certification DSD1 en allemand mise en place en classe de seconde.

La mise en place d'un carnet de bord suivi tout au long de la scolarité, permettant de donner du sens et de la continuité aux apprentissages et aux expériences vécues pourrait être envisagée.

Aussi, l'objectif d'excellence n'est pas explicitement revendiqué bien que présent en filigrane et pourrait être encouragé par un développement de l'innovation pédagogique et de projets fédérateurs.



Source : Romain Bassenne

Par ailleurs, une réflexion pourrait être menée pour initier plus tôt, dès la classe de 5e, l'accompagnement à l'orientation, en s'appuyant notamment sur le dispositif de découverte des métiers. L'accueil de certains parents expliquant leur profession aux élèves du petit collège ou encore les soirées d'orientation et les échanges avec des anciens élèves sont des possibilités pouvant être rendues accessibles à un plus grand nombre d'élèves.

Des points d'attention qui subsistent

Si les sorties et voyages scolaires constituent un axe majeur du projet éducatif de notre école, en lien avec l'idée

d'une école ouverte, hors des murs, sur le monde, ils engendrent cependant des absences de professeurs et par conséquent des cours non assurés pour certains élèves. Il apparaît préférable de trouver un équilibre, notamment à travers le renforcement du dispositif de remplacements efficace qui a débuté depuis quelques années, afin de garantir la continuité des apprentissages.

Par ailleurs, aucune violence physique n'est rapportée au sein de l'établissement, de rares cas de violence verbale restent parfois présents. Ce constat appelle à renforcer les actions de prévention et de sensibilisation, tout en saluant l'implication active de l'équipe éducative et du

psychologue, reconnue pour son écoute et sa disponibilité.

Certaines périodes de l'année, comme celles de novembre et avril, peuvent être perçues comme intenses pour certains élèves de première ou de terminale. Une réflexion collective avec les parents pourrait être engagée sur le rythme des évaluations, dans l'intérêt du bien-être et de la progression des élèves.

Un grand merci à tous ceux qui ont participé à cette évaluation qui a permis d'avoir des constats pertinents et des axes de réflexions de grande qualité. Une nouvelle évaluation externe doit avoir lieu dans cinq ans.

Frédéric LUCAUSSY SVIATOPOLK-MIRSKY et Ines KETTANI

Quoi de neuf au 109 ?

Pause café en Italie : Histoire d'un échange à Lodi

Dans le cadre d'un échange proposé par l'école, je me suis rendue à Lodi, dans la province de Milan et j'ai suivi pendant trois semaines la vie d'un lycéen en Italie.

Je prenais le bus pour aller à l'école, et je peux vous assurer que les Parisiens ont beaucoup de chance d'avoir un réseau de transport aussi développé ! Chaque matin et chaque après-midi, les élèves se font la guerre pour entrer dans le bus et cherchent désespérément une place.

Les portes s'ouvrent à 7h50, et les élèves entrent au lycée Maffeo Vegio. J'ai été très surprise puisque la très grande majorité des élèves possède le même sac noir, et très peu de filles portent des sacs à main à l'école. Les lycéens qui habitent hors Lodi disposent d'un délai supplémentaire de 10 minutes pour arriver en cours, puisqu'ils arrivent souvent en retard. Chaque élève doit passer son badge sur le lecteur à l'entrée à son arrivée pour attester de sa présence et éviter les absences non justifiées, puisque les professeurs ne font l'appel que la première heure.

Théoriquement, l'intercours dure une dizaine de minutes, mais il est parfois prolongé par les professeurs qui laissent aux élèves le temps de réviser leurs nombreux contrôles. Ils ne possèdent pas de casier individuel mais un casier commun qui est mis à disposition des élèves dans leur salle de classe. Les lycéens ne changent pas de salle de classe et ont les mêmes camarades de classe pendant toute la durée des superiori, qui dure 5 ans. Tout comme les lycées en France, les élèves peuvent choisir des indirizzi, qu'ils choisissent en fin de terza media (troisième année de collège, équivalant de la 4ème) après leur examen,

qui se rapproche du brevet. Le lycée en Italie commence en 3ème !

De 10h55 à 11h05, pendant la pause, les lycéens vont souvent voir leurs amis des autres classes, ainsi les couloirs sont très mouvementés. De nombreux élèves mangent, puisqu'ils n'ont, pour certains, pas petit-déjeuné. La pause est un moment de convivialité que tous attendent avec impatience, où on peut enfin manger la pizzetta achetée le matin avant l'école, ou une focaccia du distributeur. Les élèves au Maffeo ont cours du lundi au samedi, de



Source : Apollonia BERRICK

8h à 12h ou 14h selon les jours, ce qui explique la pause matinale.

Au Maffeo, des options supplémentaires linguistiques sont proposées le mardi après-midi de 14 à 16 heures, ainsi qu'une heure de religion par semaine, ce qui est également optionnel. Les italiens suivent aussi des cours d'histoire de l'art.

Si vous souhaitez vous améliorer en Italien et d'un peu de Dolce vita, rendez-vous à Lodi!

Apollonia BERRICK

Quoi de neuf au 109 ?

L'école en Amérique : échange à Boston

Cette année, du 5 au 20 avril, s'est déroulé un échange de courte durée à Boston. Dix-huit élèves de 3e et de 2de ont pu partir découvrir le lycée BB&N à Cambridge et ses alentours. L'échange à Boston n'a eu lieu que deux fois et est organisé une année sur deux. Dans cet article nous allons vous raconter notre voyage.

Tout d'abord, le système scolaire américain est très différent du système français. En effet, tous nos correspondants avaient entre 14 et 17 ans. Ils étaient donc tous au « high school », l'équivalent du lycée en France. BB&N, notre école partenaire, est à la fois une primary school, une middle school et une high school, ce qui correspond de la grande section à la terminale en France. Après leurs études à BB&N, les étudiants vont à l'université. Ils doivent donc candidater, et en fonction de leurs résultats et de leur implication dans l'école, ils ont plus ou moins de chances d'être acceptés.

Le séjour était très chargé et, hormis les quelques cours que nous avons suivis avec nos correspondants, nous étions toujours en train de visiter Boston ou Cambridge. Nous avons pu nous promener dans des quartiers emblématiques de Boston comme Harvard Square, Back Bay, Newbury Street ou encore Downtown Crossing, où nous avons eu à plusieurs reprises des temps libres pour manger, car on y trouve des marchés tels que Faneuil Hall et Quincy Market.

Mais notre voyage à Boston a surtout été intense en raison de nos nombreuses visites. Je trouve que notre séjour était très bien organisé, car nos visites étaient très variées. En effet, nous nous sommes rendus dans quatre musées (MIT Museum, Museum of Science, Isabella Stewart

Gardner Museum, Fine Arts Museum), un aquarium (le New England Aquarium), la maison de Paul Revere (Paul Revere House), ainsi qu'au stade des Red Sox, l'équipe de baseball de Boston (le Fenway Park). Nous avons aussi visité de grandes universités telles que Harvard, le MIT (Massachusetts Institute of Technology) ou encore Holy Cross. La plupart de ces établissements possèdent de très grands campus, et nous avons pu interroger des élèves sur leur mode de vie et leurs études. Il faut savoir qu'étudier à Harvard peut coûter jusqu'à 90 000 \$ par an, et 80 000 \$ pour Holy Cross, mais les prix sont ajustés en fonction du salaire des parents de l'élève.

Cet échange fut un voyage très enrichissant, et nous avons pu apprendre beaucoup de choses sur les États-Unis et la vie là-bas. Nous avons eu l'occasion de visiter de nombreux endroits différents, ce qui était génial. J'ai adoré partir aux États-Unis dans le cadre de l'échange, même si parfois nous n'avions pas beaucoup de temps pendant les visites.

Quoi qu'il en soit, je recommande à tous les futurs élèves de 3e et de 2de qui auront l'occasion de faire ce voyage de ne pas hésiter une seconde et de candidater tout de suite !

Alexandre AUBIN et Jade OHANIAN

Culturellement vôtre

Elisabeth das Musical : une approche inédite de la vie de Sissi

La série de films Sissi impératrice avec Romy Schneider est sans doute la représentation la plus populaire de l'impératrice d'Autriche, Élisabeth de Wittelsbach, surnommée Sissi. Mais saviez-vous qu'il existe une comédie musicale sur sa vie ?

Sissi laisse à sa mort l'image d'une femme belle et forte. Mais cette image idéalisée est bien loin de la véritable Sissi, et est en réalité construite de toutes pièces par les films avec Schneider. En 1992, Sylvester Levay et Michael Kunze se lancent dans un projet bien original : écrire une comédie musicale relatant la vie de Sissi.

Une funeste approche de la vie de l'impératrice

L'œuvre s'ouvre sur Luigi Lucheni, seul sur scène. L'assassin de Sissi doit répondre de ses crimes face à un tribunal invisible. Pourquoi a-t-il poignardé l'impératrice ? Lucheni nie et réfute les accusations : non, il n'est pas responsable. C'est la Mort elle-même, nommée Der Tod, qui l'a forcé à commettre l'acte atroce. En débutant par l'introduction de l'assassin du personnage principal aux côtés de la Mort, le ton du spectacle est rapidement posé. La pièce ne nous présente pas à voir la vie rose bonbon de Sissi, mais plutôt les coulisses d'une existence malheureuse. Tout au long

de la comédie musicale, Élisabeth découvre avec horreur le carcan dans lequel elle s'est enfermée en épousant Franz Joseph, empereur d'Autriche. Der Tod devient une figure récurrente, venant à sa rencontre dans les moments de vulnérabilité de l'impératrice. Une relation d'amour-haine se crée entre les deux, l'impératrice perdue entre son attirance macabre et sa volonté de vivre. Après 45 ans de règne sur l'empire d'Autriche, Élisabeth succombe finalement à la Mort, mourant dans ses bras avec un dernier baiser.

La volonté d'explorer la personne cachée derrière le personnage

Bien loin de la romance de conte de fée, Elisabeth das Musical nous présente une Sissi complexe et torturée. En se mariant à 16 ans avec Franz Joseph, elle abandonne sa jeunesse pour entrer dans la cruelle cour impériale. Elle donne naissance à sa première fille à 18 ans, qui meurt soudainement à 2 ans. Son seul fils décède également à 30 ans, retrouvé mort aux côtés de son amante. Elle se met à fumer, mange de moins en moins, et se morfond dans la mélancolie suite aux nombreux décès parmi ses proches. La comédie musicale explore alors ses failles, ses faiblesses et son désespoir. La personnification de la Mort reste à ses côtés, flirtant avec elle, de façon littérale et figurée. Elisabeth das Musical redessine le mythe d'une femme trop longtemps fantasmée, lui rendant enfin sa voix.

XinMiao LIU-GLAYSE



Illustration par Augustina COCHARD--KUO

Culturellement vôtre

Karpov - Kasparov : la guerre froide sur l'échiquier

Dans l'histoire des échecs, peu de rivalités ont autant marqué les esprits que celle entre Anatoli Karpov et Garry Kasparov. Ce duel, qui a duré près d'une décennie, oppose bien plus que deux champions : il incarne un affrontement entre deux styles, deux générations, et deux visions du monde soviétique.

Deux joueurs représentant deux systèmes antagonistes

Anatoli Karpov, champion du monde depuis 1975 après le retrait de Bobby Fischer, domine le monde échiquéen grâce à un style positionnel, méthodique et impitoyable. En face, Garry Kasparov, de dix ans son cadet, représente une nouvelle génération fougueuse, créative, agressive, et hautement préparée. D'un côté, l'enfant du système, soutenu par l'appareil soviétique ; de l'autre, un jeune prodige d'origine arménienne et juive, à l'esprit frondeur et indépendant. Leur affrontement commence en 1984 lors du match pour le championnat du monde à Moscou. Les règles sont simples : le premier à remporter six parties devient champion. Karpov prend une avance écrasante de 5-0, mais Kasparov refuse de céder. Pendant des mois, il ralentit le rythme, annule partie après partie, puis finit par gagner trois parties. Après 48 parties et cinq mois de jeu, la FIDE (Fédération Internationale des Échecs) interrompt brutalement le match, invoquant la santé des joueurs, sans déclarer de vainqueur. Une décision sans précédent, très controversée.

En 1985, un nouveau match est organisé, cette fois limité à 24 parties. Kasparov l'emporte 13-11 et devient, à 22 ans, le plus jeune champion du monde de l'histoire. La rivalité se poursuit lors de trois matchs supplémentaires en 1986, 1987 et 1990. À chaque fois, les deux joueurs livrent une lutte acharnée, et Kasparov

conserve son titre, souvent de justesse. .

Des échecs politisés

Mais au-delà des 64 cases, cette rivalité prend une dimension politique. Les échecs, en URSS, sont un instrument de prestige national. Kasparov, qui ose critiquer les autorités soviétiques, entre en conflit ouvert avec l'appareil sportif, ce qui renforce la tension avec Karpov, considéré comme leur favori.

Malgré l'intensité de leur opposition, un respect mutuel finit par s'installer. Leur duel, étalé sur cinq matchs et 144 parties officielles, dont 104 nulles, a profondément marqué la théorie échiquéenne. Kasparov en a gagné 21, Karpov 19. Leur affrontement reste l'un des plus riches et des plus étudiés de l'histoire du jeu. Plus qu'un simple combat sportif, c'était un théâtre d'idées, d'émotions, et de tensions historiques. Aujourd'hui encore, leurs parties sont rejouées avec admiration, témoins d'une époque où les échecs incarnaient bien plus qu'un jeu.

Joseph SICARD

Source : CNN/AP



Culturellement vôtre

Les références et les algorithmes

Tu rigoles devant un TikTok chelou avec un chat en lunettes, t'envies un "Quoicoubeh" (si tu fais ça tu es bloqué en 2022) à ton pote en plein cours, tu regardes une vidéo de jeu vidéo à 3h du matin... Bienvenue dans l'univers des ados de 2025. On a tous des réfs, des musiques, des créateurs préférés, des expressions qui nous suivent partout. Mais choisit-on vraiment ce qu'on aime ? Ou bien est-ce les algorithmes qui choisissent pour nous ?

Les algorithmes, c'est quoi ?

Derrière chaque application qu'on utilise – TikTok, Instagram, YouTube, Snapchat – il y a un cerveau caché : un algorithme. C'est un programme qui analyse ce qu'on regarde, ce qu'on like, ce qu'on partage... et qui en déduit ce qu'on pourrait aimer. Il t'envie alors plus de contenus dans ce



67, la dernière ref qui inonde les réseaux sociaux,
source : Wikipédia

style. T'as kiffé une vidéo de slime satisfaisant ? Tu vas en voir dix de plus dans la journée. Tu regardes souvent des vidéos d'influenceurs ou de maquillage ? Pareil, l'algorithme te sert exactement ce que tu veux... ou ce qu'il pense que tu veux.

En vrai, les algorithmes sont comme des serveurs ultra rapides qui observent nos moindres clics. Leur but, c'est de nous garder le plus longtemps possible sur l'appli. Plus tu restes, plus t'en redemandes. Et plus ils apprennent sur toi. Un peu flippant ? Oui. Mais aussi fascinant.

Alors, qui choisit nos réfs ?

Ce qu'on appelle nos "références" – les expressions qu'on dit, les vidéos qu'on

partage, les gens qu'on suit – viennent souvent de ce qu'on voit en boucle sur nos recommandations. Mais ce contenu-là... Il a été filtré par un algorithme. C'est pour ça qu'on a tous entendu les mêmes sons TikTok, les mêmes mêmes, les mêmes phrases du genre "c'est carré" ou "il a trop de rizz". Ce n'est pas juste parce que c'est drôle. C'est parce que l'algorithme les a rendus viraux.

Et plus un contenu est viral, plus il devient une référence. C'est comme une boule de neige. Tu likes et tu interagis, donc l'algorithme met en avant ce contenu, et encore plus de monde voit. A un moment, tout le monde en parle et ça devient une référence.

Nous avons quand même du pouvoir sur nos suggestions

Même si les algorithmes influencent ce qu'on voit, ce ne sont pas eux qui choisissent à 100%. On choisit aussi activement quel influenceur, ce qu'on commente, ce qu'on partage. Si on suit Inoxtag ou Léna Situations, c'est pas juste parce que l'algo les met en avant. C'est parce qu'on les aime. Pareil pour les séries comme Friends, One Piece ou les jeux comme Fortnite ou Palworld : on y reste parce qu'ils nous parlent, parce qu'ils nous font vibrer.

Une blague qui part d'un Discord, une vidéo postée à 22h sur Snap, et paf : c'est repris partout. Nous reprenons et créons des codes, remixons les anciens, et renversons les algorithmes !

Sciences en bref

Les révélations LiDAR

Ne serait ce pas passionnant de connaître plus en détails les civilisations qui nous ont précédées ? Une technologie de plus en plus utilisée permet de nous en apprendre plus sur des périodes historiques. Le LiDAR, qui signifie "Light Detection and Ranging", est un radar permettant de réaliser des cartes en trois dimensions. Ce radar a permis la découverte de plusieurs sites archéologiques dans les quatres coins du globe.

Avant de découvrir plus en détails ce que ce radar nous a appris, voyons tout d'abord son fonctionnement. Le LiDAR mesure avec grande précision des distances en utilisant un laser. Pour cela, il envoie des milliers de pulses laser par seconde vers le sol ou un objet. Une fois l'objet touché, ces impulsions sont alors réfléchies vers le capteur. Le système mesure ensuite le temps aller-retour de chaque impulsion et c'est ainsi que LiDAR en déduit la distance de chaque point. Un logiciel convertit ensuite toutes ces mesures en carte en trois dimensions.

Cette technologie est régulièrement utilisée dans diverses domaines comme dans les voitures autonomes pour la détection d'obstacles et l'archéologie pour chercher des ruines cachées sous la végétation, mais également dans la topographie, ainsi que dans les jeux vidéos pour la réalité augmentée.

En 2018, 60 000 structures archéologiques dans la jungle guatémaltèque ont été recensées grâce au système topographique puissant de LiDAR. Seul 5 à 10 % des 60 000 structures étaient connues avant l'utilisation de cette technologie d'après le National Geographic. Les images LiDAR montrent que les habitants avaient une gestion savante du territoire et une aptitude impressionnante à s'adapter à leur environnement en évitant la sur-exploitation et en mettant des aménagements agricoles ingénieux. Par exemple, les plantations étaient organisées sur des canaux et des terrains

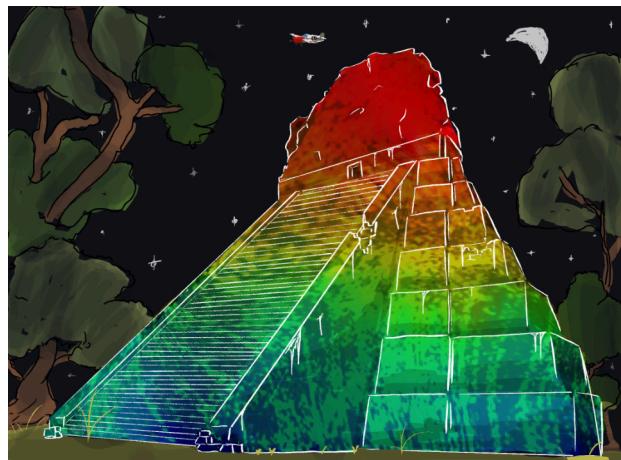


Illustration par Sacha COLANGE DE ROUGE

pentus en zones inondables pour faciliter les techniques agricoles comme le drainage et l'irrigation.

Le laser LiDAR traverse les feuillages mais également la pierre des pyramides millénaires en Egypte. En 2017, une cavité inconnue de 30 mètres de long située au-dessus de la grande galerie de la pyramide de Khéops a été découverte grâce à la muographie. C'est une technologie fonctionnant un peu comme une radiographie humaine sauf qu'au lieu de rayons X, ce sont des muons, des particules élémentaires chargées négativement qui traversent la pierre. Cette technologie permet ainsi de scanner la pyramide sans l'abîmer et de peut être trouver la dépouille du pharaon Kheops.

La technologie LiDAR est donc un moyen très puissant dans le domaine de l'archéologie et qui l'est encore plus lorsqu'il est mêlé avec d'autres techniques comme la meographie.

Angie BONZEL

Graffiti sur le terrain

lukas : élève et nageur

Saviez-vous que l'école est nid à de nombreux talents? Et bien, Graffiti est allé à la rencontre de l'un d'entre eux : Lukas, jeune nageur professionnel et élève.

Qu'est ce qui t'as donné envie de faire de la natation ?

J'ai toujours aimé cette impression de flotter dans l'eau, de me sentir libre. Quand j'étais plus petit, je préférais jouer plutôt que d'aller à l'entraînement mais en grandissant j'ai pris de plus en plus de plaisir à nager. J'aime aussi le fait qu'on puisse facilement suivre sa progression par rapport au sport collectif. Découvrir qu'on à améliorer son temps est toujours très satisfaisant et on voit que le travail à l'entraînement a finalement payé.

Comment as-tu commencé à faire de la natation ?

J'allais souvent en Espagne quand j'avais 3 ans et mes parents m'inscrivaient à chaque fois à des cours de natation. Comme ça me plaisait beaucoup, ils m'ont proposé de m'inscrire vers mes 4 ans de m'inscrire dans un club à Paris.

Comment te prépares-tu avant une compétition ?

Quand j'avais 11 ans, je pensais que pour réaliser une bonne performance il fallait se concentrer, ne pas sourire et générer une sorte de colère en soi. Finalement, ce mental me donnait plus de pression. C'est là que j'ai compris qu'une compétition n'était pas si différente qu'un entraînement et que le plus important est que je m'amuse. La veille d'une compétition mon entraîneur réduit le temps d'entraînement en priorisant des travaux sur les allures de la compétition. Le matin d'une compétition, je mange du riz car c'est un

aliment facile à digérer et il donne beaucoup d'énergie avec des fruits.

Comment tu balances l'école et le sport ?

Cette année est plus dure à gérer que les précédentes car je m'entraîne plus et j'ai aussi plus de devoirs pour l'école. J'ai environ deux entraînements par jour avec des horaires assez durs à enchaîner. Par exemple, le vendredi je m'entraîne de 19h à 20h et le samedi je commence à 6h45. Au début de l'année, j'étais très fatigué mais j'ai réussi à trouver un équilibre en mettant en place des plannings avec des siestes autour de midi et pour faire mes devoirs. J'essaie de les faire pendant le weekend mais lorsque les professeurs en ajoutent en semaine je dois les faire après mon entraînement le soir.

Comptes tu en faire ton métier ?

Cela dépendra de mon niveau plus quand je serai adulte mais j'aimerais bien !

Comment se déroule une semaine et tes journées de natation ?

Mes semaines sont assez intensives avec 6 à 9 entraînements de 2 heures. La plupart du temps je viens une demie heure en avance pour m'échauffer en dehors de l'eau. Le midi je mange souvent du poulet pour les protéines qui sont essentielles pour mon corps, et du riz. Le matin et le soir je travaille environ 20 minutes ma mobilité et ma souplesse pour détendre au maximum mes muscles qui peuvent se raidir facilement et aussi pour la récupération musculaire.

Angie BONZEL

RECETTE LES PROFITEROLES

Incontournable des tables de brasserie et des bouillons parisiens depuis plus d'un siècle, les profiteroles ne sont en réalité pas si complexes à réaliser. Mais attention, le secret de cette recette se cache dans la précision des pesées et des mesures. La base de la pâte à choux existe depuis le XVI^e siècle, mais la profiterole que nous connaissons aujourd'hui est apparue pour la première fois dans un livre de cuisine de Jules Gouffé en 1873. À vos tabliers !

INGRÉDIENTS

Pour la pâte à choux :

- 85 g de farine T55 tamisée
- 125 g d'eau, soit 12,5 cL
- 2 g de sel
- 4 g de sucre semoule
- 60 g de beurre doux
- 125 g d'œufs entiers battus (environ 2 gros œufs)

Garniture des profiteroles : Environ 300 g de glace vanille

Pour la sauce au chocolat :

- 200 g de lait
- 90 g de crème liquide entière 30–35 % M.G.
- 60 g de beurre doux
- 260 g de chocolat noir
- Optionnel : pointe de vanille ou fève de tonka

PRÉPARATION

La pâte à choux :

1. Casser les œufs ensemble, les battre et mettre 125 g de côté.
2. Dans une casserole, verser l'eau, le sel, le sucre et le beurre, et faire chauffer à feu doux jusqu'à ce que le beurre soit juste fondu. Attention à ne pas le faire bouillir.
3. Hors du feu, ajouter la farine en une seule fois et mélanger énergiquement avec la spatule.
4. Quand il n'y a plus de grumeaux, remettre sur le feu et dessécher la pâte à feu doux-moyen entre 2 et 4 min. Dessécher la pâte consiste à la remuer énergiquement, avec une spatule ou cuillère en bois, sans arrêt sur un feu moyen, pour que l'eau s'évapore.

5. Votre pâte est prête une fois qu'une fine pellicule se forme au fond de la casserole. La pâte doit facilement former une belle boule qui se détache des parois de votre casserole lorsque vous la secouez.

6. Faire refroidir la pâte dans un saladier hors du feu. Il est possible de la mélanger quelques fois pour aider ce processus.

7. Lorsque la pâte est tiède, verser l'équivalent du volume d'un œuf et mélanger à l'aide d'une spatule. Renouveler l'opération en ajoutant petit à petit le reste d'œuf. La pâte à choux doit être brillante, lisse, avec la texture d'une crème épaisse. Quand vous faites un sillon avec votre spatule dans la pâte et qu'il se referme doucement, la pâte est prête. Dans le cas contraire, rajouter encore un peu d'œuf battu ou de l'eau si vous êtes à court d'œuf.

8. Former des petites boules de pâte à l'aide d'une poche à douille ou de deux cuillères sur une plaque de cuisson huilée.

9. Préchauffer le four à 220 °C, chaleur statique.

10. Enfourner vos choux et baisser le four à 180 °C, toujours en chaleur statique, jusqu'à coloration, soit environ 30 minutes. Basculer ensuite à 170 °C, chaleur tour-



Photo prise par Xinmiao Liu-Glayse

nante cette fois, pendant environ 10 min pour sécher les choux.

11. Sortir les choux et les laisser refroidir hors de la plaque de cuisson.

Sauce chocolat :

1. Dans une casserole, mettre tous les ingrédients et faire chauffer jusqu'à environ 80 °C, soit aux premiers frémissements.

2. Laisser reposer 2 à 3 min.

À utiliser entre 20 °C et 40 °C. Plus la sauce est froide, plus elle sera épaisse.

Montage :

1. Couper les choux en deux dans le sens de la largeur (comme un pain à hamburger).

2. Mettre une boule de glace vanille au centre, entre deux moitiés de chou.

3. Verser la sauce au chocolat chaude par-dessus.

Xinmiao LIU-GLAYSE

Page détente Recommandations Littéraires

"Hortense", de Jacques Expert

Abandonnée par son ex-mari violent après lui avoir annoncer sa grossesse, Sophie élève seule sa fille de trois ans Hortense, pour laquelle elle est folle d'amour. Elle refuse le droit de visite et de garde à son ancien compagnon qui finit par lui enlever son enfant.

Une vingtaine d'années plus tard, Sophie se fait bousculer par une jeune femme dans la rue qui ressemble étrangement à sa fille. Elle décide de la suivre après quoi une relation pleine de mystère se noue entre les deux femmes. Sophie ne serait-elle pas la proie d'un délire psychotique qui lui fait prendre cette inconnue pour sa fille ? Et cette jeune femme est-elle aussi innocente qu'elle le paraît ?

Un thriller psychologique haletant jusqu'au dernier mot, inspiré d'un fait divers réel.

Nina CURUTCHET-TRUPIN

Page détente

Recommandation Littéraire

"The God of Small Things", d'Arundhati Roy

"Le Dieu des Petits Riens" ("The God of Small Things") (1997), est un roman d'Arundhati Roy, une autrice indienne. Ce roman prenant place dans les années 1960, au Sud de l'Inde raconte l'histoire de deux jumeaux, Rahel et Estha, dont la vie est régie par les tragédies du passé. La narration fait des allers-retours entre le passé et le présent, où nous comprenons peu à peu le comportement de chaque personnage. C'est un roman postcolonial qui traite les thèmes de l'inégalité, car en effet le système des castes est très présent, la loyauté, de l'amour interdit, de la famille... Ainsi, Roy nous transporte dans les vestiges du passé de l'Inde elle-même, et de la famille en question.

Le titre du roman n'est pas anodin, il y a en effet une grande importance donnée aux petites choses, d'où l'épigraphie de John Berger: "Plus jamais une seule histoire ne sera racontée comme si c'était la seule." Le message est en effet profond et révèle l'intériorité du roman.

Lila MOUZANNAR

Jeux concours Personne mystère

Concept : Vous avez ci-contre la photographie d'un membre du personnel de l'École.

Le défi est simple : trouver son identité.

La difficulté : la photo date d'il y a quelques années...

Envoyez-nous votre réponse à l'adresse : redaction@journal-graffiti.fr

Le gagnant recevra un prix, et son nom sera publié dans le prochain numéro !

Les membres du personnel de l'École peuvent également participer ! Alors, qu'attendez-vous pour démasquer votre collègue ?

